

La relecture africaine de l'éthique politique machiavélienne du « moindre mal »

Faustin DINGAONARBE

Université de Pala-TCHAD

Email : dingaonarbefaustin@gmail.com

Article soumis le 21/05/2024 et accepté le 26/06/2024

Réf : AUM11-01011

Résumé : La toile de fond de la doctrine de Machiavel est la « *verita effecuale della cosa* », la vérité effective des choses. Machiavel s'interroge ainsi sur les rapports que le prince doit avoir avec ses sujets et rompt totalement le pont avec la conception traditionnelle. C'est ce qui l'avait amené à concevoir la théorie de « moindre mal ». Au bien est opposé le mal. Le mal est ce qu'il faut fuir, ce qui ne convient pas à la nature ; c'est un défaut, mais qui fait partie intégrante de la vie de l'homme. C'est pourquoi, Machiavel estime qu'on ne peut pas échapper totalement au mal, on peut plutôt agir pour réduire son intensité. Pour lui, le mal est un être réel qui limite indûment le bien. La pensée machiavélienne s'inscrit justement dans ce cadre, car à son époque, l'Italie était en proie à des convulsions politiques et sociales très dangereuses comme le cas aujourd'hui en Afrique, où nous assistons à des coups d'États, des conflits inter frontaliers, des guerres religieuses, le terrorisme et bien d'autres maux. En Afrique aujourd'hui, il faut agir pour limiter de manière significative les dégâts, les pertes en vies humaines et matérielles, pour amoindrir les effets de la tempête qui commence à inquiéter considérablement le peuple africain. C'est la raison pour laquelle Machiavel a pris du recul de la conception traditionnelle du « Souverain Bien » et tourne le dos à cette métaphysique. Machiavel ne voit que le mal réel, éprouvé à une époque où les guerres, les assassinats criminels, les vols, les viols étaient le lot quotidien des italiens, comme c'est le cas aujourd'hui en Afrique.

Mots clés : Ethique, moindre mal, mal radical, politique réalisme

An African rereading of the Machiavellian political ethic of the 'lesser evil'.

Abstract: *The background to Machiavelli's doctrine is the "verita effecuale della cosa", the effective truth of things. Machiavelli thus questions the relationship that the prince must have with his subjects and completely breaks the bridge with the traditional conception. This is what led him to conceive the theory of "lesser evil". Good is opposed to evil. Evil is what must be avoided, what does not suit nature; it is a fault, but it is an integral part of human life. This is why Machiavelli believes that we cannot completely escape evil, we can rather act to reduce its intensity. For*

him, evil is a real being that unduly limits good. Machiavellian thought fits precisely into this framework, because at his time, Italy was prey to very dangerous political and social convulsions like the case today in Africa, where we are witnessing coups d'états, inter-border conflicts, religious wars, terrorism and many other evils. In Africa today, we must act to significantly limit the damage, the loss of human life and property, to lessen the effects of the storm which is beginning to considerably worry the African people. This is the reason why Machiavelli took a step back from the traditional conception of the "Sovereign Good" and turned his back on this metaphysics. Machiavelli only sees real evil, experienced at a time when wars, criminal assassinations, thefts, rapes were the daily lot of Italians, as is the case today in Africa.

Keywords : *Ethics, lesser evil, radical evil, politics-realism.*

Introduction

Les écrits sur les conceptions politiques et philosophiques de Nicolas Machiavel ne tarissent ni ne faiblissent. Beaucoup d'auteurs, de différentes disciplines ont écrit, notamment sur son rationalisme politique, sa philosophie politique, le conditionnement social de la connaissance de sa pensée. Ses œuvres *Le Prince* et *Le Discours sur la Première Décade* de Tite-Live deviennent les livres de chevet pour la plus part de ceux qui aspirent à la politique. A travers son œuvre *Le Prince*, c'est une leçon qu'il adresse à tous les dirigeants qui ont le désir d'instaurer le pouvoir sans partage et de le conserver. L'objectif du prince n'est pas de fonder un régime idéal, mais de s'arranger de telle manière que le peuple ne se révolte pas et ne s'oppose pas à son autorité.

En effet, à l'exemple de l'Italie où toute la nation était en danger de mort, affaiblie par les divisions politiques, les guerres et les querelles intestines, Nicolas Machiavel à travers l'Italie, avertit les autres nations à ne pas tomber dans cette situation de soubresaut politique. Ces soubresauts éloignent du peuple le bonheur tant prôné par les dirigeants qui quelque fois n'existe que de nom. Nous constatons de nos jours que la quasi-totalité des dirigeants africains s'inspire de cette conception machiavélienne de la philosophie de « moindre mal », foulant au pied les principes basiques de la démocratie : le manque de l'alternance au sommet de l'Etat, la révision récurrente de la constitution pour s'éterniser au

pouvoir, la violation flagrante des droits de l'homme, etc. En Afrique, force est de constater qu'il y a si loin en effet de la façon dont on vit à celle dont on devrait vivre, celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire, apprend plutôt à se détruire que de se préserver (Dingaonarbé, 2016 :150). Le bien semble être simplement un idéal politique, alors que le mal devient le vécu de tous les jours du peuple. Devant cette situation de dichotomie du Bien et du Mal, il serait souhaitable d'épouser le « moindre mal » pour éviter le mal suprême. C'est à ce sujet que la maxime de Socrate selon laquelle de deux maux, il faut choisir le moindre, a tout son sens. C'est ainsi que pour Machiavel, entre le « Souverain Bien » qui n'existe que dans l'imaginaire de ceux qui l'ont conçu, et le « Mal Radical » qui est une réalité, il faut choisir le juste milieu, autrement dit, ce qui convient de nommer « le Moindre Mal ». Nous venons de constater que le mal est essentiel parce que s'y dérober, c'est être en butte à un mal pire, au mal radical. De ce qui précède, nous pouvons nous interroger : comment peut-on réaliser le « moindre mal » et éviter de tomber dans le mal suprême ? Que doit-on faire pour échapper le plus grand dommage ? Par quelles voies peut-on arriver à conjurer ce mal radical tout en faisant économie ?

Ces quelques interrogations constituent le fil d'Ariane de notre réflexion. Nous focalisons d'abord notre analyse sur la conception machiavélienne du réalisme politique ou la « *verita effectuale* », puis sur les voies de la philosophie véritable du « Moindre Mal » de Machiavel, et enfin sur la conception de sa juste mesure.

1. Machiavel : le réalisme politique ou la *verita effectuale*

Notons tout d'abord que la toile de fond de la conception machiavélienne est la « *verita effectuale della cosa* », autrement dit, la vérité effective des choses (Machiavel, 1992 :131). A travers cette théorie, le florentin s'interroge ainsi sur les rapports que le prince doit entretenir avec ses sujets et rompre le pont avec la méthode traditionnelle de gouvernance. L'auteur n'a pas précisé

ce qui doit être, mais peint la réalité en refusant de se conférer à la religion ou à la morale. Il écrit en ce sens :

Mon intention étant d'écrire chose qui soit utile à qui la comprend, il m'a paru plus convenable d'aller droit à la vérité effective de la chose qu'à l'imagination de celle-ci ; et beaucoup se sont imaginés des républiques et des principats qui ne sont jamais vus ni n'ont été connus pour vrais (Machiavel, 2000 : 119)

En effet, la «verita effectuale »de Nicolas Machiavel joue double rôle prépondérant : d'abord, elle contrarie les humanistes qui méprenaient sur les faits et les idéaux, et insiste sur l'utilité de l'action, la praxis. L'action doit aller dans le sens de l'intérêt collectif. Cette action est blâmée si elle se tourne vers l'intérêt personnel. Le bien n'est pas souvent la première visée des princes en général, et les princes africains en particulier. Ces derniers passent pour les bourreaux de leurs propres peuples qu'ils prétendent défendre. Or, en réalité, l'action d'un prince doit aller dans le sens de l'intérêt collectif, général, intégral (Dingaonarbé, 2016 : 150) peu importe le résultat de l'action. Machiavel substitue les valeurs de la pratique politique à celles de la morale ordinaire convenue. Dès lors, la « verita effectuale » s'écarte du cadre de la vérité historique pour devenir la vérité d'un savoir portant sur les moyens de l'action politique. Elle devient donc un moyen privilégié pour la participation effective à la vie sociale ou à la conscience collective. Ensuite, la « verita effectuale » invite donc nécessairement à l'action. Le grand souci de Machiavel est de confronter les faits avec les principes.

La real politik de Machiavel est l'inspiration de la nature de l'homme lui-même, car pour le secrétaire florentin, tout homme qui règlera sa conduite sur l'idée du devoir des hommes et non pas sur ce qu'ils sont, connaît très rapidement plus de ruine que la sécurité. Généralement, les hommes qui veulent faire en toutes choses profession de vertu, sont toujours en danger. Nous avons constaté que la plupart des grands hommes qui chutent facilement, c'est à cause de leur largesse en vers les autres. C'est pour cette raison que tout prince qui voudrait conserver le pouvoir, doit apprendre

à n'être pas bon, mais user de la bonté selon les circonstances. La plupart des dirigeants africains se sont inscrits massivement à cette école politique de Machiavel pour martyriser, dominer, malmener leurs propres peuples. La « *verita effectuale* » est une politique de l'action, d'un réalisme politique. L'auteur insiste ainsi sur la réalité de l'action, sur sa rigueur, sur son adaptation aux conditions empiriques et aux variations des causes et des effets que nous enseigne l'expérience. Nous constatons aussi que Machiavel fait-il une théorie de l'action politique en elle-même et qui isole des désirs et de l'allégeance aux valeurs : abstraite et tronquée en un sens, en un autre sens, l'action selon le secrétaire florentin est extrêmement concrète ; c'est l'action événementielle, singulière, datée, localisée. Epousant la conception du héros machiavélien qui consiste à conserver bien son :

« Souci de gloire, mais sa gloire qui serve à se conduire jusqu'au bout comme il se conduit, quelle que soit la conduite, les princes africains appliquent à la lettre ces maximes pour s'accrocher au pouvoir. Le souci de ces dirigeants africains n'est pas le bonheur du peuple ; mais leur propre bonheur et celui de leur entourage. Machiavel démontre ainsi une sorte de behaviorisme historique, mais il est convaincu qu'il peint la vérité, la plus réelle, la verita effectuale » (Ouillemain, 1977 :244).

Pour tout dire, selon Nicolas Machiavel, un prince ne peut pas avoir toujours un bon caractère ou un mauvais caractère, mais il doit changer selon les circonstances, car il est difficile qu'il soit bon ou méchant à la fois. En d'autres termes, parce qu'il est impossible qu'il les ait tous, ni même qu'il les adopte, à cause de l'état corrompu où se trouve les hommes, sa prudence doit le porter à éviter particulièrement les défauts qui peuvent lui faire perdre son pouvoir. Pour les observateurs de la scène politique africaine, cet enseignement du maître Machiavel est bien compris, mémorisé et appliqué par les princes africains qui changent selon la direction de leurs intérêts. La vérité effective, le diplomate florentin à vouer un culte à la chose sociale, donc à la politique, autrement dit, le choix du « moindre mal ».

2. Les voies de la philosophie du « moindre mal »

Machiavel a posé la question du mal comme la question essentielle, celle devant laquelle on ne peut se dérober sans conduire, quelle que soit la formule de l'évitement, à un mal pire que le mal. Il s'agit de ne pas chercher à s'exprimer, non du mal, car personne ne peut s'exprimer d'en faire l'expérience, mais de la pensée du mal et de sa prise en considération. Le florentin revendique le droit de pouvoir louer ou de blâmer le mal, deux attitudes également proscrites par la tradition chrétienne, de sorte qu'avec le mal, sous toutes ses formes, cesse d'être un interdit de penser. La conscience du mal et du défaut est le guide de l'action, et il revient à Machiavel d'avoir associé la question du jugement politique à la conscience du mal. Mais, l'énoncé se formule dans des termes circonstanciés qui doivent éveiller l'attention et nous orienter vers une certaine façon d'affronter le mal. Le temps, père de toute vérité met inmanquablement au grand jour la disposition au mal de chacun. L'énoncé affirme le caractère inexorable de l'apparition du mal sous la figure de Chronos, notre auteur se rapporte à la figure de Chronos et à la détermination complexe d'un destin à même la contingence.

En effet, contrairement au mal que tout le monde craint, le bien est une valeur inestimable qui désigne toute chose ou tout acte qu'on approuve ou qu'on désire voir se réaliser. Quand cette propriété d'être désirable est conçue comme une forme séparée et universelle, on parle du Bien. Quand le concept est déduit du désir individuel, on parle du bien, soulignant par-là la variété possible du désir individuel. En plus de cette distinction fondamentale, on peut dégager de la tradition philosophique une approche différente du mot bien. Après la première approche dite théologique, le bien est considéré comme une fin absolue de toute activité humaine. La seconde approche, est qualifiée d'utilitariste : le bien est ce qui est utile au plus grand nombre. Et enfin, la dernière approche, dite déontologique, le bien est dérivé du devoir moral.

Notre étude semble s'inscrire dans ce cadre, car nous constatons avec amertume que le continent africain est en proie de nos jours à des multiples convulsions politiques et socio-économiques sans précédent. Les acteurs politiques doivent agir pour limiter de manière significative l'irréparable, pour amoindrir les effets de la tempête qui s'abattent sur les africains. C'est la raison fondamentale du recul pris par Machiavel vis-à-vis du bien considéré par la métaphysique et la Bible comme le « *Souverain Bien* ». Il remet en cause ainsi la conception métaphysique du bien et ne voit que le mal réel, éprouvé à une époque où les guerres, les assassinats, les vols, les viols, les incendies criminels étaient le lot quotidien des Italiens. Même si, la comparaison n'est pas souvent raison, tout le lot que Machiavel que nous venons de citer à l'époque de Machiavel en Italie, sont exactement ce que vit le peuple africain aujourd'hui. En plus de ce lot, l'Afrique vit aujourd'hui : le terrorisme, les guerres frontalières et intercommunautaires, les conflits « *éleveurs agriculteurs* », les effets du tribalisme, régionalisme, le repli identitaire, la mal gouvernance, la gabegie financière, l'endettement, etc. C'est pour cette raison que parler du « *Souverain Bien* » aujourd'hui dans nos sociétés serait une utopie. « *Le Souverain Bien* » n'a pas de finalité et ne peut donner sens à nos actions alors que « *le Mal Radical* » est réel et béant.

Vu cette situation aggravante et préoccupante décrite par Nicolas Machiavel au sujet de l'Italie et celle que nous vivons aujourd'hui en Afrique, comment peut-on faire pour se tenir loin du grand mal radical ? Notre souci n'est pas de chercher absolument le bien, mais d'opter pour le « moindre mal ». Le *Mal Radical* est un désordre généralisé et toute action qui pourrait en limiter la portée et en mettre le peuple africain en particulier et mondial en général est nommé : « le moindre mal ». A ce sujet, Jean François Malherbe souligne :

Tous les moyens sont donc bons pour instaurer cette distance. Cependant, il convient d'être créatif et d'inventer les chemins d'un mal véritablement

moindre, sinon on fait trop de concession au Mal Radical. C'est le principe machiavélien de l'économie du mal (Malherbe, 2003 :30).

A travers cette pensée de Malherbe, on peut oser dire sans crainte de se tromper que le peuple africain vit le mal d'une manière quotidienne et est entrée même dans ses mœurs. C'est pourquoi, les africains doivent faire l'économie pour permettre au peuple de s'épanouir, de se développer. Le mal devient pour les africains en un certain sens un bien parce qu'il tient le peuple à distance de l'avalanche de malheurs. A ce sujet, une question s'impose : quelles sont les voies pour parvenir à ce « moindre mal » ?

Répondant à cette question, Machiavel propose la dialectique de l'apparence, l'art d'user du bien et du mal, la ruse et la force. Ainsi pour lui, on peut transformer les vices en vertus.

Parlant justement de la dialectique de l'apparence, Machiavel souligne que les premières qualités que doit avoir un prince sont celles qui sont militaires, car elles sont fondamentales pour la conquête et la conservation du pouvoir pour autant que le pouvoir soit toujours le résultat de l'usage efficace de la violence. Il est nécessaire pour qui commande, d'avoir cette vertu qu'est l'art militaire :

« Un prince, donc, ne doit avoir autre chose pour son art, hormis la guerre et les institutions et science de la guerre, car elle est le seul art qui convienne à qui commande. Et il a une telle vertu que non seulement il maintient ceux qui sont nés princes, mais souvent fait monter à ce rang les hommes de condition privée » (Machiavel, 1992 :127).

Les qualités d'un prince sont celles que lui reconnaît le peuple et qui peuvent lui valoir blâme ou louange. Un prince doit paraître tel que le veut l'opinion, il n'est pas nécessaire pour lui d'être, puisque la vertu n'est pas un bien en soi, et son excès peut faire perdre le pouvoir. Certes, le prince doit fuir l'infamie, le vice, mais il ne doit pas s'embarrasser d'user de ces défauts lorsque l'occasion l'exige pour la conservation du pouvoir. Autrement dit, il y a des vices intolérables et des vices tolérables, ou comme le souligne Malherbe, il y a des violences utiles (Malherbe, 2003 : 30). Nous

pouvons dire que les princes africains peuvent s'inspirer de cette pensée de Machiavel et de Malherbe pour réduire un peu le désordre et le chaos qui sévissent dans le continent africain aujourd'hui. Dans une société africaine d'aujourd'hui ou nous constatons avec stupéfaction que la bonne vertu engendre la ruine et le chaos, alors que le vice peut apporter sécurité, paix et sérénité, il vaut mieux que les princes africains se penchent vers ce dernier. L'idéal serait que le prince n'a pas de défaut, mais la condition étant ce qu'elle est, le prince ne peut pas éviter cette condition d'homme. La fonction qu'assume le prince l'oblige à fermer les yeux sur certaines vertus qui pourraient contredire ses fins.

Pour Nicolas Machiavel, à défaut d'être vertueux, le prince doit le paraître, car un homme qui en toute occasion voudrait faire profession d'homme de bien, il ne peut éviter d'être détruit parmi tant de gens qui ne sont pas bons. Aussi est-il nécessaire à un prince, s'il veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir n'être pas bon, et d'en user et n'user pas selon la nécessité (Machiavel, 1992 :127). Pour tout dire, Machiavel enseigne aux princes en général, et aux princes africains en particulier que lorsque l'intérêt du peuple est en jeu, le chef doit faire fi de la morale commune, il doit savoir que s'y plier, serait courir au-devant des déconvenues alors que s'y dérober, serait assurer la sécurité et le maintien de l'État. Ainsi, pour le bien-être du peuple africain, les dirigeants doivent savoir faire le jeu, jouer double jeu, piper les dés, brouiller les cartes, sauver les apparences, s'ils estiment que cela est un « moindre mal ».

Pour tout dire, les dirigeants africains doivent passer maîtres dans l'art de la simulation, dans l'art d'user du bien et du mal, si besoin en est. A ce sujet, Machiavel, dans *Le Prince*, est à la recherche de la vérité effective des choses. Il n'y est pas passé par quatre chemins pour qualifier le mal, pour lui, « le mal c'est le mal » : l'avarice, la cruauté, la perfidie, la violence, le viol, le détournement, le mal gouvernance, les conflits intercommunautaires

sont bien des vices qui font lois dans les sociétés africaines. Le but fondamental de la politique est d'enseigner à bien user du mal dans le souci d'amoindrir le grand mal en gestation. Les princes « gouverneurs » africains doivent délimiter toutes les cruautés qu'ils trouvent utiles de faire et il faut qu'ils les exécutent en bloc pour ne pas être obligé d'y revenir à tout temps, car les cruautés sont d'autant plus courtes qu'elles sont moins ressenties. A ces cruautés doivent succéder les biens faits pour effacer les traces des offenses. En somme, le florentin Nicolas Machiavel estime qu'il y a deux sortes de cruautés : les cruautés bien pratiquées et les cruautés mal pratiquées. Ainsi, Machiavel enseigne le bon usage du mal. En réalité, le Secrétaire florentin ne prêche pas la cruauté, il enseigne au prince quand, comment et pourquoi faire usage et surtout bon usage de la cruauté, d'une cruauté politique qui s'oppose à cette cruauté féroce, sauvage et aveugle, comme c'est le cas en Afrique qui rend totalement les dirigeants des tyrans. Ces tyrans africains qui ont mal compris la conception machiavélienne de la cruauté, oublient que les cruautés mal pratiquées, traînent, se renouvellent, se multiplient, lassent le peuple qui vit finalement dans la psychose, constamment fouetté. Non seulement le prince ne peut compter sur ce peuple bafoué, meurtri, mais il se trouve obligé de garder l'épée en main, ce qui, à n'en point douter, se termine toujours mal. Pour ce qui est de la technique de la réussite, Machiavel pense qu'une faute est infiniment plus grave qu'un crime. Ou on est clément ou on est cruel. Si le prince est obligé d'offenser des gens puissants, capables de représailles, que l'offense au moins soit ridicule. C'est ce que Machiavel exprimera clairement en termes brutaux dans l'Histoire de Florence : quant aux hommes puissants ou il ne faut pas les toucher, ou quand on les touche il faut les tuer (Chevallier, 1964 :2) En tout cas, en matière de gouvernance la demi-mesure est mortelle.

3. Machiavel et la juste mesure

Nous venons de montrer que la cruauté, les trahisons du prince peuvent s'en accommoder tant qu'elles sont couvertes du voile du

bien commun. Mais qu'il jette le masque et s'exprime en cynique, le voici réduit aux limites de sa personne, exposé aux regards de tous, comme un homme parmi d'autres et voué à la haine et au mépris (Lefort, 1972 :414). C'est pour cette raison que chez Machiavel, on parle de la juste mesure.

En effet, la juste mesure machiavélienne est ce qui exclut l'excès et le défaut. Ni le plus ni le moins. La juste mesure c'est la moyenne entre les deux, entendue non pas comme le quotient d'une division mathématiquement parlant, mais comme ce qui convient à la situation dans laquelle on se trouve : la vertu est donc une disposition acquise volontaire, consistant par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi. Elle tient la juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut (Machiavel, 1992 :141). Sans analyse même, on peut affirmer à partir de cette déclaration que Machiavel a été influencé par Aristote, lorsqu'il dit que le prince doit éviter d'être haï et méprisé. Ces mêmes expressions se retrouvent dans la Politique d'Aristote quand il parle de la conspiration, il arrive à la conclusion que le meilleur remède pour obvier à ces éventualités, c'est la satisfaction des besoins du peuple. Il faut alors de la modération comme vertu cardinale. La modération conduit au juste milieu qui est la toile de fond de tous les bons régimes. Le prince qui présente cette image et craint et respecté de ses sujets. Son action doit être appropriée par rapport à la force qui la conduit. L'action politique recommande ainsi la modération. L'absence de la modération dans le jeu politique engendre la violence.

La violence qui a cours dans les sociétés africaines d'aujourd'hui est le résultat de l'absence ou manque de la modération dans le jeu politique. On peut même souligner que c'est le phénomène de « l'hyper présidentialisme » qui caractérise la gouvernance en Afrique qui tue l'épanouissement du peuple. Ce manque de la modération qui a cours dans les cités et qui résulte de l'esprit naturel de conquête des hommes en Afrique, rend inévitable

l'emploi de la force à l'intérieur des Etats africains, mêmes certains chefs d'Etats dument élus sont rejetés par le peuple et renversés par la rue ou par les coups d'Etats. La plupart des Etats africains interprétant mal la pensée de Nicolas Machiavel et se versant ainsi dans la violence sans modération : Machiavel n'est pas Machiavélique comme les chefs d'Etats africains les affirment. Le but de Machiavel de légitimer l'emploi-généralisé de la violence (force). Loin s'en faut. Le mal dont le prince détient le monopole, a une fonction d'exorcisme des maux collectifs. Il s'agit de concentrer la violence dans l'espace et dans le temps pour en limiter la diffusion. En ce sens, on peut dire que Nicolas Machiavel a « *dépéjorativé* » (ce concept est tiré du néologisme « *dépéjoration* », inventé par Malherbe dans le cadre de son séminaire de doctorat) le mal. Il transforme le mal en un bien. Entre le « *Souverain Bien* » qui fait l'objet des discussions byzantines ou théologico-philosophiques et dont les effets sont imaginaires et le « *Mal Radical* », aux affres desquels sont quotidiennement exposées les populations, le secrétaire florentin a choisi le « *Moindre Mal* ». Son souci majeur en prenant cette voie est d'économiser le mal : l'éthique de Machiavel est une éthique du moindre mal ou plus exactement une éthique de la « *dépéjoration* » des situations vécues. Cette éthique consiste à respecter les préceptes de la morale du Souverain Bien tant qu'il n'y a pas de raison de craindre que les actes qui en découlent, au lieu de nous tenir à distance du Mal Radical, nous y précipitent. Dans ce cas, il est nécessaire de transgresser les prescriptions de la morale du Souverain Bien car elles sont trompeuses, et à proprement parler, diaboliques plutôt que symboliques. L'éthique de Machiavel ne peut se comprendre que sur l'arrière-fond d'un principe d'économie du mal (Malherbe, 2003 :25).

A travers cette affirmation, nous invitons les Etats Africains à choisir le moindre mal, le bien suprême étant irréalizable et le mal absolu toujours déhiscent, il apparait nécessaire de prendre le « *moindre-mal* » pour le juste milieu. Comme le souhaite Machiavel, les sociétés africaines qui sont aujourd'hui en lambeau, doivent

épouser cette conception pour amoindrir le grand mal qui gangrène la société africaine. Même si quelque fois, l'éthique machiavélienne apparaît, à certains égards paradoxale et anti-éthique, mais c'est bien ce qu'il faut, semble-t-il, dans le cas actuel de l'Afrique, pour sauvegarder le pouvoir et assurer la paix et retrouver la stabilité. Toutefois, en plus du mal que Machiavel voudrait transformer en bien, selon lui, il faut ajouter à ces stratégies la compétence, le talent ou la *virtu* pour imposer énergiquement un joug aux actions imprévisibles de la *fortuna*.

La *Fortuna* est considérée comme ce qui surplombe l'homme et comme une hydre qui l'emporte impuissant. Personne, quelle que soit sa *virtu*, n'est à l'abri de cette force aveugle qu'est la *fortuna* : représentant tantôt la providence divine, tantôt le hasard, la notion de Fortune est comme un monstre conceptuel incarnant l'idée d'un hasard intentionnel, de sa personnalisation et de sa substantification en un nom propre. *Fortuna* est un être qui soumet l'homme à ses caprices, décide de son ascension ou de sa chute, et l'homme est entraîné dans sa roue (Aristote, 1965 : 61-62). La *fortuna* est ce qui limite l'homme à tout point de vue, lui arrache sa liberté d'action, la rive à l'inaction, la lie à sa finitude, bouleverse le sens de sa vie. Elle apparaît comme le contraire de la *virtu* et est ce qui échappe à la volonté de l'homme ou à son libre arbitre. La *fortuna* serait alors ce qui ne dépend pas de nous. Il y a bel et bien rémanence des thèses stoïciennes. La *fortuna* dresse des embuches parce qu'elle est à géométrie variable alors que l'homme a tendance à reprendre dans toutes les circonstances. Elle se caractérise par l'indétermination et l'incertitude. Pourtant, elle n'est au fond rien malgré son apparent pouvoir. L'homme peut la vaincre et lui résiste. Elle peut être domptée par la connaissance, l'exceptionnelle énergie de l'action qui est la *virtu* :

« Malgré sa puissance apparente la *fortuna* n'est donc rien en soi ; elle qualifie l'incertaine relation, l'instabilité des rapports entre l'idiosyncrasie d'un homme et les circonstances (...). Elle peut donc être attaquée par la naissance, car ce qui est connu et déterminé défie le hasard, ou encore par

une action vigoureuse, car une grande vertu la fascine » (Guillemain, 1977 :353).

En outre, comme le dit Machiavel lui-même dans une métaphore, la fortuna est comme un fleuve libre qui, lorsqu'il irrite, déverse son courroux dans la plaine avec force impétueuse, une fougue inouïe. Pour éviter qu'il ne se répande sa crue dans la plaine, il faut lui imposer stoïquement des digues pour maîtriser et canaliser son action dévastatrice. La *fortuna* est comme une femme qui cède à ceux qui usent de la violence et qui la culbutent rudement. Devant la *fortuna*, l'homme doit se montrer impétueux, audacieux, autoritaire, jeune, fougueux plutôt que d'être sage ; mur, circonspect et respectueux : et je la compare à un de ces fleuves impétueux qui, lorsqu'ils se courroucent, inondent les plaines, renversent les arbres et les édifices, arrachent de la terre ici, la déposent ailleurs ; chacun fuit devant eux, tout le monde cède à leur fureur, sans pouvoir nulle part y faire obstacle. Et bien qu'ils soient ainsi faits, il n'en reste pas moins que les hommes, quand les temps sont calmes, y peuvent pourvoir et par digues et par levée de sorte que, venant ensuite à croire, ou bien ils s'en iraient par un canal, ou leur fureur n'aurait pas si grande licence, ni ne serait si dommageable. Il en est de même de la fortune, qui manifeste sa puissance où il n'y a pas de force organisée pour lui résister, et qui tourne là ses assauts, ou elle sait qu'on n'a pas fait de levées et de digues pour le contenir (Machiavel, 1992 : 173-174). Il faut noter que devant cette force de frappe et de destruction de *la fortuna*, et surtout devant son courroux et « sa puissance de démesure » (sfez, 1999 : 24), il faut pour celui qui veut l'affronter, une attitude défensive, de la prudence et de la sagesse.

Parlant justement de la prudence et de la sagesse, Aristote était le tout premier philosophe à s'intéresser à la notion des vertus morales qui se distinguent des vertus intellectuelles, d'où selon lui, la prudence occupait la première place. Pour lui, la prudence est l'habileté de l'homme vertueux. Elle est une vertu intellectuelle, un savoir moral par lui-même, qui a une déontologie de son propre

usage. Elle vise l'action et en est un requis. De ce point de vue, elle se distingue de la sagesse théorique, de la science et de l'art :

« Elle ne saurait être une science, parce que, ce qui est de l'ordre de l'action est susceptible de changement, non plus qu'un art, parce qu'action et création sont différentes de nature. Il reste donc que la prudence est une disposition, accompagnée de raison juste, tournée vers l'action et concernant ce qui est bien et mal pour l'homme. Car le but de la création se distingue de l'objet créé, mais il ne saurait en être ainsi du but de l'action. Le fait de bien agir, en effet, est le but même de l'action » (Aristote, 1965 :175)

Les dirigeants africains sont invités à s'inspirer de ce type de la prudence, car dans le domaine politique, il faut savoir allier la raison et la singularité, le bon naturel et l'expérience acquise, l'habileté et la droiture, la lucidité et l'héroïsme, l'inspiration et le travail comme chez Périclès. Cette nouvelle race des dirigeants africains que nous souhaitons vivement doivent savoir unir la délibération utile, la perspicacité dans le choix des moyens au choix moral, l'action utile et bonne. Pour cette nouvelle classe politique africaine que nous cherchons ardemment, la connaissance doit être leur première arme avec laquelle ils peuvent tenir vigoureusement tête à la fortuna. Le prince qui connaît agit sagement et prudemment. Pour une efficacité d'action pour le développement du continent africain, les dirigeants, en plus de la prudence conseillée par Machiavel, doivent également prôner la *virtu*. La *virtu* est une puissance inouïe d'action. Aucun dirigeant quelle que soit sa prudence, ne peut maîtriser les fluctuations de la fortuna, autrement dit, pour la conduite de l'action gouvernementale, les dirigeants du continent de Nelson Mandela, doivent allier vertu-prudence-audace. C'est pour dire que la vertu et la prudence vont de pair, car la *virtu* est une extrême puissance d'action qui doit être suivie de qualités exceptionnelles, qualités par excellence du prince nouveau, la *virtu* est présentée par Machiavel comme une aptitude à utiliser le cours imprévisible de l'histoire en résistant aux aléas de la *Fortuna* :

Mise en relation avec le désordre qui préside aux humains, l'habileté supérieure de l'homme politique ne renvoie plus...à un ordre éthique

ontologiquement fondé. La vertu éthique ne désigne plus dès lors la capacité de respecter des règles stables, mais l'aptitude à répondre à la multiplicité et à l'imprévisibilité des circonstances (Foisneau, 1997 :372).

Comme nous venons de constater, les dirigeants africains doivent épouser la vertu comme une aubaine qui est proposée par Machiavel pour transformer les multitudes obstacles qui se dressent sur la route du développement africain en moyen d'action. La vertu, par sa puissance, ressuscitera ce qui était mort en Afrique, « métabolisera » les instincts animaux des africains en civilité, établira la civilisation à partir de la cendre des désordres.

Pour tout dire, la vertu est un grand talent, une grande habileté. Elle est pensée dans le but de la paix et de la concorde sociale, voilà une aubaine pour le peuple africain qui est à la recherche du bien-être. Suivant ce modèle, un bon dirigeant selon Machiavel, doit être un virtuoso, c'est-à-dire celui qui est à même de donner un style à ses actions : c'est que la vertu, c'est d'abord un style d'action, ce que la Renaissance appelle *modo tel procedere*, c'est-à-dire une manière d'agir. Elle ne s'apprend pas, ne s'enseigne pas, ne s'imité pas. Ce n'est pas le résultat transitif d'une méthode récapitulative et transférable. Et bien qu'elle exige connaissance, santé, exercices, calcul et une discipline de fer, la vertu comporte une composante magique qui fait la vérité de l'action, c'est-à-dire son succès (Létotcha, 1998 :67). Cela étant, quelques conseils pratiques de gouvernance enseignés par le conseiller florentin Nicolas Machiavel, nous pensons que ces mêmes conseils pourraient servir aux peuples de l'Afrique.

Conclusion

A la lumière de notre démarche, il faut souligner qu'on le veuille ou non, qu'on le condamne qu'on s'en félicite, quelque chose a dû changer dans la manière de gouverner des africains depuis la publication du *Prince* de Machiavel. Les dirigeants africains qui l'ont lu ou pas, tous parlent de lui, il a ainsi marqué durablement la scène politique africaine. Son pouvoir sur les générations postérieures est considérable : mais qu'on approuve, écrit Emile

Namer, Machiavel ou qu'on le condamne, qu'on voie en lui le produit d'une époque révolue ou le créateur d'une doctrine encore utilisable dans ce qu'elle a d'essentiel, il est incontestable qu'il exerce sur eux qui le lisent avec attention une fascination intellectuelle irrésistible, sa présence est hallucinante (Namer, 1961 :227). Pour réduire au tant soit peu, la misère, la souffrance de l'Afrique, les dirigeants africains doivent suivre à lettre la théorie du « moindre mal » du génie et visionnaire Nicolas Machiavel. Cette théorie a été conçue à partir d'une observation réaliste des rapports de pouvoir et des phénomènes d'opinion publique. Cette conception machiavélienne du « moindre mal » est une véritable révolution copernicienne en science politique, c'est pourquoi cela convient de l'appliquer à l'atmosphère politique actuelle du continent des noirs en ébullition. L'intérêt dans la l'action politique n'est pas d'accomplir un idéal utopiste ou religieux, mais de comprendre les jeux politiques des hommes : conflits d'intérêts, ambition personnelle, relation avec les grands et le peuple. La morale et l'accomplissement de l'excellence humaine prônés chez les Anciens n'ont plus droit de cité dans la scène politique et s'opposent souvent à la raison d'Etat. Ainsi, désormais, tous les moyens sont bons pour sauvegarder l'Etat et instaurer la paix dans les cités. Voilà un exemple à suivre par le peuple africain pour arriver à instaurer la paix sociale, économique forte et durable. Et pour ça, les dirigeants africains qui appliquent toujours à l'envers les théories de Machiavel, ne doivent pas lésiner sur les moyens. C'est « le moindre mal » par rapport au « Mal Radical », car « le Souverain Bien » étant une pire illusion. Il faudrait aussi que les dirigeants du continent africain comprennent que « le moindre mal » n'est pas une violence sauvage, féroce, mais c'est le juste milieu pour atténuer l'ardeur du peuple et trouver de solution idoine. Ces dirigeants de la nouvelle Afrique, doivent allier à la prudence, l'habileté technique, ils doivent être *virtuoso*, un dirigeant rusé, courageux, savant et sage. Et pour atteindre ce « moindre mal », ces nouveaux princes de cette nouvelle Afrique naissante, doivent paraître, user de la fourberie,

être à la fois renard et loup, avoir cette exceptionnelle énergie, la *virtù* pour brider ou tenir au respect les fougues agressives de *fortuna*.

En somme, une observation objective et réaliste de la scène politique africaine d'aujourd'hui nous amène à conclure sans ambages que les principes énoncés par le conseiller politique Machiavel restent encore d'actualité en Afrique. L'éthique politique de Machiavel est passée de son Italie qui l'a vu naître pour atteindre les coins et recoins de l'Afrique. Elle reste une solution du problème de rapport d'homme à homme, du gouvernement des hommes. Jean Jacques Chevallier le dit avec admiration lorsqu'il écrit : la force corrosive de la pensée et de style de Machiavel a dépassé d'infiniment loin l'objet du moment. Pour avoir mis en relief si crûment le problème des rapports et de la politique et de la morale, pour avoir conclu à une scission profonde, une irrémédiable séparation entre elles, le Prince a tourmenté l'humanité pendant quatre siècles. Et il continuera à la tourmenter, sinon comme on l'a dit « *éternellement* » (Chevallier, 1964 :37). Machiavel est ainsi pionnier, explorateur de cette conception du « moindre mal » et a légué comme héritage au monde entier et à l'Afrique en particulier.

BIBLIOGRAPHIE

Aristote, (1965). *Ethique à Nicomaque*, trad. De Jean Volquin, GF-Flammarion, Paris.

Claude, Lefort, (1972). *Le travail de l'œuvre de Machiavel*, Gallimard, Paris.

Bernard, Guillemin, (1977). *Machiavel, l'anthropologie politique*, Droz, Genève.

Danièle, Létotcha, (1998). « Fortune et infortune de la *virtù* », in M,-F. Wagner et P.-L., Vaillancourt, *De la grâce et des vertus*, l'Harmattan, Paris.

Emile, Namer, (1961). *Machiavel*, PUF, Paris.

Nicolas, Machiavel, (1992). *Le Prince*, Traduction d'Yves Lévy, Flammarion, Paris.

Faustin, Dingaonarbé, (2016). *La Problématique du réaliste Politique dans le Prince de Nicolas, Machiavel*, Thèse de Doctorat, Yaoundé.

Jean-François, Malherbe (2003). « Economiser le mal », séminaire de doctorat

Jean, Jacques, Chevallier, (1964). *Les grandes œuvres politiques. De Machiavel à nos jours*, 8^e éd. ; Armand Colin, Paris.

Gérard, Sfez, (1999). *Machiavel, la politique du moindre mal*, PUF, Paris ;

Luc, Foisneau, (1997). *Archives de philosophie*, L'harmattan, Paris.